

XXII

Beaucoup de gens ont fait des phrases sur l'amphithéâtre de Vérone : il y a là, en effet, assez de place pour les observations, et il n'en est aucune qui ne pût entrer dans l'aire de cette célèbre construction. Il est bâti tout à fait dans ce style sérieux, style de fait, dont la beauté consiste dans une solidité parfaite, et qui, ainsi que tous les édifices publics des Romains, est l'expression d'un esprit qui n'est autre que l'esprit de Rome elle-même. Et Rome!... Qui est assez robustement ignorant pour que son cœur ne tremble pas secrètement à ce nom, et qu'au moins une crainte traditionnelle ne mette en jeu tout son cerveau? Pour moi, j'avoue qu'il entrait dans mon émotion plus d'inquiétude que de plaisir, quand je pensai que j'allais bientôt fouler le sol de la vieille Rome. — La vieille Rome est bien morte aujourd'hui, me disais-je pour rassurer mon âme tremblante, et tu auras la joie de considérer son beau cadavre sans le moindre danger. Oui, mais si elle n'était pas tout à fait expirée? me répliquait tout aussitôt une

pensée à la Falstaff. Si elle contrefaisait seulement la morte?... Cela serait effroyable !

Quand je visitai l'amphithéâtre, on y jouait justement la comédie. On avait élevé au milieu une petite baraque de bois sur laquelle s'exécutait une farce italienne, et les spectateurs étaient assis au grand air, les uns sur de tout petits sièges, d'autres sur les hauts bancs de pierre du vieil amphithéâtre. Moi, j'avais pris place à ce dernier poste, et je contemplais les rodomontades de Brighella et Tartaglia du même banc d'où jadis le Romain regardait ses combats de gladiateurs et d'animaux féroces. Au-dessus de moi, le ciel, dôme de cristal azuré, le même que celui de ce temps d'autrefois ! Le crépuscule s'épaissit insensiblement, les étoiles apparurent, Truffaldino riait, Smeraldina se désolait, puis arriva enfin Pantalon, qui leur unit les mains. Le peuple applaudit, et se retira tout joyeux. Tous ces jeux n'avaient pas coûté une goutte de sang ; mais ce n'était qu'un jeu. Les jeux des Romains, au contraire, n'étaient pas des jeux. Ces hommes ne purent jamais s'amuser de la simple apparence, il leur manquait pour cela la jovialité enfantine de l'âme, et, sérieux comme ils étaient, le sérieux le plus comptant, le plus sanglant se manifestait aussi dans leurs divertissements. Ce n'étaient pas de grands hommes ; mais leur position les faisait plus grands que les autres enfants de la terre, car ils étaient debout sur Rome. Quand ils descendaient des sept collines, ils étaient petits. De là cette petitesse que nous

découvrons partout où s'exprime leur vie privée; et Herculaneum et Pompeï, ces palimpsestes de la nature, où reparaît aujourd'hui le vieux texte de pierre, montrent au voyageur la vie privée des Romains dans de petites maisons à chambrettes étroites, qui contrastent d'une façon si surprenante avec ces monuments colosses, expression de leur vie publique, ces théâtres, ces aqueducs, ces fontaines, ces routes, ces ponts dont les ruines nous jettent encore aujourd'hui dans la stupéfaction. Mais, ainsi que le Grec est grand par l'idée de l'art, l'Hébreu par l'idée de son Dieu, les Romains sont grands par l'idée de leur Rome éternelle, grands partout où ils ont combattu, écrit, édifié sous l'inspiration de cette idée. Plus Rome devint grande, plus cette idée s'agrandit; l'individu s'y perdit, et les grands dont on voit encore la tête ne sont élevés que par cette idée, et elle rend plus remarquable encore la petitesse des infiniment petits. C'est pourquoi les Romains ont été tout à la fois les plus grands héros et les plus grands satiriques; héros quand ils agissaient en pensant à Rome, satiriques quand ils pensaient à Rome en jugeant les actions de leurs contemporains. Comparée à l'idée de Rome, mesure gigantesque, la plus grande individualité devait nécessairement paraître chétive, et devenir ainsi matière à raillerie. Tacite est le maître le plus cruel dans cette sorte de satire, par cela même qu'il sentait le plus profondément la grandeur de Rome et la petitesse des hommes. Il est tout à fait dans son élément quand il

peut rapporter les raisonnements que faisaient sur quelque infamie impériale les mauvaises langues du *Forum*; il est au comble d'un bonheur colérique quand il a à raconter quelque malencontre sénatoriale, par exemple une flagornerie tombée à plat.

Je demeurai longtemps encore me promenant autour de l'amphithéâtre, sur les bancs les plus élevés, rétrogradant en esprit dans le passé. Comme tous les édifices révèlent avec le plus d'évidence, au crépuscule du soir, l'esprit qui les habite, ces murs me dirent aussi dans leurs fragments de style lapidaire les choses les plus profondes; ils me parlèrent des hommes de Rome antique, et il me sembla que je les voyais eux-mêmes errer, ombres blanchâtres, au-dessous de moi dans le cirque obscur. Je crus apercevoir les Gracques avec leurs longs regards de martyrs. — Tiberius Sempronius, criai-je, je voterai avec toi pour la loi agraire. Je vis aussi César se promenant bras dessus bras dessous avec Marcus Brutus. — Vous êtes donc réconciliés? demandai-je. — Nous croyons tous deux avoir raison, me répondit César en riant; je ne savais pas qu'il existât encore un Romain, et me crus dès lors autorisé à confisquer Rome; et, comme mon fils Marcus était ce Romain, il se crut autorisé à me tuer. Derrière ces deux ombres se glissa Tiberius Néron avec ses jambes vaporeuses et des mines indécises. J'y vis aussi passer des femmes, entre autres Agrippine, avec sa belle figure impérieuse. Elle était admirablement touchante, comme

une statue antique dans les traits de laquelle la douleur est pétrifiée. — Qui cherches-tu, fille de Germanicus? — Déjà je l'entendais se plaindre..., quand tout d'un coup retentirent le lugubre tintement d'une cloche d'angelus et le stupide roulement de la retraite. Les fières ombres romaines s'évanouirent, et moi je retombai dans le présent catholique, apostolique et autrichien.